

HUITIÈME

ANNIVERSAIRE

DE LA

RÉVOLUTION POLONAISE

DU 29 NOVEMBRE

CÉLÉBRÉ A BRUXELLES.



BRUXELLES.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

DÉCEMBRE 1838.

HUITIÈME

ANNIVERSAIRE

DE LA

RÉVOLUTION POLONAISE

DU 29 NOVEMBRE

CÉLÉBRÉ A BRUXELLES.



BRUXELLES.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

DÉCEMBRE 1838.

IMP. DE J.-H. DEHOU.

HUITIÈME

ANNIVERSAIRE

DE LA

RÉVOLUTION POLONAISE.

Quelque lourd que soit le joug imposé à une nation, la tyrannie, tout en lâchant la bride à l'arbitraire, ne saurait lui arracher ses souvenirs intimes. — Aussi le peuple asservi en Pologne aura-t-il célébré l'anniversaire du 29 novembre par un retour tacite vers le passé; il se sera souvenu, plus que jamais, qu'une révolution est à faire à l'effet de reconquérir son indépendance perdue et d'installer le trône proscrit de la liberté sur les ruines de celui de l'usurpateur.

Cependant, des autels manifestes ne manquent jamais au culte de ce glorieux anniversaire : la terre étrangère voit tous les ans les fils exilés de la Pologne célébrer, dans un pieux recueillement, la commémoration de l'élan patriotique de leur mère.

Les Polonais qui habitent la Belgique ont rempli à Bruxelles ce devoir sacré.

Dans une réunion préparatoire du 19 novembre 1838, ayant pris connaissance des propositions de la commission, composée de MM. Jean Népomucène Mlodecki, François Gordaszewski et Jean Dworzecki, chargée à une séance précédente de tracer le projet du programme de leur solennité nationale, ils adoptèrent :

1° A 11 heures du matin, une séance dans la langue polonaise ;

2° Immédiatement après ladite séance, une visite processionnelle à la place des Martyrs ;

3° A 7 heures du soir, une séance publique française.

Puis, ils procédèrent au choix des personnes devant composer le bureau à la réunion du soir. — M. Alexandre Gendebien, président ; MM. Lucien Jottrand et Joachim Lelewel, assesseurs ; M. Victor Tyszka, secrétaire ; y furent appelés à l'unanimité.

La commission du programme reçut le mandat de veiller à l'exécution de l'ordre désigné ci-dessus.

Elle s'est rendue, avec l'assistance de M. Joachim Lelewel, chez M. Alexandre Gendebien, pour l'engager, au nom des Polonais, à vouloir bien consentir à ce que leur patriotique cérémonie eût lieu sous ses auspices — la réponse de l'estimable représentant ne pouvait que faire honneur à la noblesse de ses sentiments. — De même, M. Lucien Jottrand a ratifié, avec ce patriotisme élevé qu'on lui connaît, les suffrages des Polonais par un consentement communiqué à un membre de la commission.

Le conseil communal de la ville de Bruxelles, ayant accueilli la proposition de M. Alexandre Gendebien, a mis à la disposition des Polonais, pour toute la journée du 29 novembre, la magnifique salle gothique de l'Hôtel-de-Ville.

En conséquence, un programme français, comprenant la liste des orateurs qui s'étaient inscrits pour parler à la séance du soir, signé par la commission, fut imprimé le 25 novembre.

Le 29, à 9 heures du matin, la commission vint chercher le drapeau national Polonais, déposé chez M. Alexandre Gendebien, qui le garde avec une sollicitude particulière ; ensuite, ayant déployé ce drapeau dans la salle gothique de l'Hôtel-de-Ville, elle le plaça à côté de celui de la Belgique hospitalière.

SÉANCE DU MATIN.

M. François Gordaszewski invita l'assemblée à choisir un président ; celle-ci élut par acclamation M. Joachim Lelewel. — M. Jean Dworzecki tenait la plume. —

M. Lelewel ouvrant la séance, présenta les lettres de plusieurs Polonais de province qui faisaient part de leurs regrets de ne pouvoir assister à la célébration de l'anniversaire, à cause de la maladie, dont leur famille se trouva atteinte.

Il donna la parole à M. Ladislas Godlewski, qui lut un fragment approprié à la circonstance de son poème plein de verve et de mélancolie : *Maria, conte du Pélerin.*

M. Joseph Kleczynski, qui lui succéda, adressa à ses confrères une allocution empreinte de l'amour de la patrie.

Enfin M. Lelewel arrêta l'attention de l'auditoire sur le progrès de l'humanité. Il fit remarquer que l'homme de progrès, le siècle de progrès ne doivent point se considérer parvenus à leur but proposé; car, ils ne font que se rapprocher, surmontant de nombreux obstacles. La pensée humaine dévance le progrès. D'abord, elle invente une idée, vers laquelle se dirigent certaines masses de la race humaine ; et leurs efforts à l'atteindre forment ce qu'on nomme progrès. Malheureusement l'homme, ou le siècle de progrès, se trouvent bien souvent très éloignés de leur but. L'opinion, les cris, la propagande, le vouloir ne mettent guère en exécution une idée, ce ne sont que des moyens d'avancer vers sa réalisation. — Toujours le progressif s'en approche et s'il y arrive, il ne peut rester stationnaire, conservateur, inactif, il recule, détruit ou élabore d'autres conceptions. Il est important d'observer, que, puisque l'idée doit être créée avant que le progrès se soit dévoilé, en ce cas l'idée étant solidement établie, le progrès ressemble souvent à un lent retour vers une idée perdue.

La race humaine fait un progrès depuis des siècles dans la conception de l'existence de Dieu, et ce progrès éminent ne ressemble, qu'à un retour vers le déisme. Il devait délivrer le monde de l'idolatrie, de bien des préjugés extravagants de

superstition, cependant les chrétiens, les mahométans, les réhabites, les philosophes, les athées, s'accusent réciproquement d'aberration.

Mais ce qui est remarquable dans l'analyse historique du progrès, c'est, que les idées innées se montrent toujours salutaires à l'existence, et à la marche prospére, tandisque les idées étrangères portent un tort épouvantable.

On reconnaît que l'esprit de la slavonie, se fondait sur la liberté, la fraternité, l'égalité, la démocratie. Aussi on voit encore la réminiscence de ces institutions, de ces principes, moins défigurés chez quelques peuplades slavones plus sauvages. Mais en Pologne, la civilisation de l'occident, introduisit parmi les hommes de différences plus tranchées; humilia les uns, éleva les autres, changea les relations réciproques, dérangea facheusement l'état social. La Pologne revenant à ses idées innées, chercha à les rétablir en faveur de quelques classes qui devaient les conserver et lutter avec l'influence dangereuse de conceptions étrangères. Il lui fallait repousser le féodalisme, éloigner l'intolérance, l'hérédité, le monarchisme. La Pologne, vers la fin du XVI[e] siècle, sortait presque victorieuse de la lutte sur tous ces points. Son triomphe contribua immensement et décida l'union laborieuse, de longtemps préparée et graduellement, dans ce laps de deux siècles, consommée des deux nations polonaise et lithuanienne ou russienne. On a posé à cette époque pour principe, que dans l'état civique et politique, la religion n'avait pas d'importance. Il était de fait, que le catholique romain, schismatique, hérétique, mahométan jouirent également des prérogatives de citoyen. Ce principe seul, cimenta et consolida l'union de deux états.

Mais l'influence étrangère, les éléments hétérogènes, dérangèrent bientôt ce développement. Le jésuitisme, l'intolérance, les prétentions aristocratiques, le monarchisme jusqu'à l'hérédité, et son infaillibilité, envahirent la Pologne, arrêtèrent la marche des éléments nationaux et ouvrirent un progrès d'une autre nature, qui conduisit la Pologne à son tombeau.

Ces faits incontestables, doivent servir d'avis pour nous

émigrés, qui sommes à l'étranger. Il est bon d'étudier les autres peuples, leurs institutions, leur manière de vivre, d'y chercher l'instruction, de profiter de la civilisation et du progrès des autres races ; mais il faut bien réfléchir si l'assimilation, ou limitation, au lieu d'avancer, ne derange le progrès et ne retrograde sa marche. Je ne pense pas, que ceux qui s'efforcent à replacer la cause Polonaise dans le catholicisme romain fassent quelque bien. — Ils sont dans l'erreur. Ils prétendent, que le catholicisme était l'élément vital de l'ancienne Pologne : ils se trompent cruellement, séduits par quelques analogies mal appliquées, par des tergiversations étrangères, toujours funestes à notre pays, par un mauvais calcul, faisant un tort horrible à l'avenir de la Pologne, s'il était possible que leurs plans pussent se réaliser.

Le peuple Polonais est pieux et tolérant. Je ne comprends pas qu'en l'entrainant à une bigoterie, en excitant les passions contraires à sa disposition, l'on puisse être utile sous quelque rapport que ce soit. Un semblable procédé n'aurait que des suites les plus affreuses, il retrancherait douloureusement de l'existence de la Pologne tout ce qui n'est pas catholique, il opérerait l'amputation de la moitié de son étendue réelle, il jetterait des germes de dissension et de haine entre ses populations que le seul despotisme cherche à répandre, afin d'en tirer son profit; il aliénerait l'esprit de toute la Slavonie. Je ne pense pas qu'ils puissent réussir, nos sectateurs catholiques et faire prévaloir leur système exclusif, cependant par la bigoterie recherchée, par leur séparation antifraternelle, ils sèment le venin de désunion. Qu'ils réfléchissent, ainsi que tous ceux qui deviennent amoureux d'objets étrangers.

En attendant, la Pologne et la Slavonie entière est dans un labeur inouï, l'avenir est gros d'événements, les grandes idées ébranlent cette race, et la traînent sur le chemin du progrès.

Applaudissons cependant au progrès de notre émigration et de nos frères réfugiés qui ont la conviction de l'avoir fait ; qu'ils avancent et qu'ils ne perdent de vue qu'établir une idée n'est pas l'atteindre, qu'ils persistent à la poursuivre, comme

la nation entière ne cesse d'élaborer son but et ses efforts. Le progrès infatigable qu'elle fait, se manifeste par l'action de ses martyrs, dont la sueur mortelle et le sang encore fumant arrosent et fécondent la terre. Le chant du poète, dont la voix a précédé ma parole, souleva les noms de Vysocki et de Zalivski. Le trépas du premier, les souffrances de l'autre ne cessent d'appeler les fidèles enfants de la Pologne à la coopération du grand œuvre qui remue le génie national. Le tableau d'une douleur inexprimable est devant nous : il fait entrevoir l'avenir immanquable et couvre d'un nuage l'espérance de prochains événements. — Hommage à nos martyrs, à nos dévoués confesseurs de la vérité nationale ! Mais les défenseurs de la liberté de toutes les nations, demandent la même vénération : aussi nous allons la témoigner à ceux de la Belgique en nous rendant sur la Place des Martyrs, selon le réglement de notre programme.

Il termina en français :

Mes concitoyens ! nous allons nous rendre à la Place des Martyrs pour y rendre hommage aux mânes des défenseurs de la liberté Belge. Je vois plusieurs citoyens Belges qui, par leur présence, ont honoré notre séance polonaise. Citoyens ! nous espérons, et nous nous flattons que vous voudrez aussi honorer notre réunion du soir, qui aura lieu à sept heures, dans la langue française.

PLACE DES MARTYRS.

C'est Mr Rommel, conservateur du champ des Martyrs, qui a reçu les Polonais ; ils se sont groupés au nombre de soixante, la tête découverte, autour du monument de la Liberté. Une foule recueillie couvrait la Place. M. Jean Dworzecki a lu les vers suivants :

Aux défenseurs de la Liberté.

Le temps verse à pleins bords l'oubli sur le sommeil ;
Bien des morts, ici bas, n'auront plus de réveil —
Le sol renferme assez de ces tombes vulgaires
Que ne verront jamais les regards séculaires !

Mais l'amour du prochain sait braver le néant ,
Dieu lui dit de fleurir sous un rayon géant —
De nos jours, l'homme élève en son honneur des temples ,
Sait tirer sur leur front de sublimes exemples....
Car , la terre souvent gémit de ces douleurs ,
Qui dépensent la vie en d'horribles sueurs
Rongeant tout son parfum. Lorsque la triste mère
Soupire au ciel clément une complainte amère ,
L'on voit des fils debout , sortis du vaste flanc ,
Et lui donner le souffle et l'arroser de sang...
Un coeur pétri d'amour , a soif de sacrifice ;
Dieu change en pur nectar, le vin du saint calice ,
S'il dit à ses enfants : il est temps de mourir !
Le dévoûment accourt pour se faire martyr....

Ainsi l'on vit mourir , les hôtes de ces tombes —
Leurs âmes sont au ciel , comme autant de colombes ,
Leur cendre recueillit un immense cercueil
Trempé de bien des pleurs , semé d'urnes en deuil !

C'est toi , belle de grâce , ô magnifique image ! (1)
Qui veilles à la paix des hommes de courage —
Oh ! ton geste animé , ta si noble fierté
Disent à l'univers : je suis la liberté ! !
Si l'étranger venait profaner lâchement
Couvert de ton aspect , ce riche monument —
Alors , dans ta colère , ô divine prêtresse ,
Fais éclater sur lui la foudre vengeresse !
Ton bras est vigoureux , dociles à ta voix
Les hommes vont encor porter la sainte croix...
Que ton rayon sacré vienne embrâser le monde ,
En chasser des tyrans la race trop féconde —
Honteuse de son joug , mise en obscurs lambeaux
La terre veut du sang et beaucoup de tombeaux...

---

(1) La statue de la Liberté qui domine la place.

SÉANCE DU SOIR.

Un journal a évalué à deux mille le nombre des personnes qui remplissaient la salle Gothique. — On remarquait dans l'auditoire plusieurs dames, et les étudians de l'université de Bruxelles en corps.

A peine M. Gendebien a-t-il paru, que le nombreux public, manifestant l'admiration dont il était pénétré pour son noble représentant, éclata en applaudissements et quelques moments se passèrent avant qu'il pût se faire entendre.

« Je remercie les Polonais, dit-il, de m'avoir honoré de leur confiance et de m'avoir appelé à présider la réunion d'aujourd'hui.

« Nous nous assemblons sous la sauve-garde de la constitution, qui a consacré le droit de se réunir librement et sous la sauve-garde de la Commune de Bruxelles, qui l'a appliqué dans cette circonstance en concourant à la solennité. — Cependant, quoique tout nous favorise, je crois de mon devoir d'inviter les orateurs à vouloir conserver le calme et la dignité, pour ôter tout prétexte aux pouvoirs ombrageux (je ne parle pas du notre) de sévir contre les nobles débris de la Pologne.

» Je prie MM. les orateurs de prendre la parole. «

M. Constantin Zaleski prononça le discours suivant :

Lorsqu'il y a plus de quarante ans, l'antique république de Pologne traquée par trois puissances ennemies, se vit exposée aux attaques de ses perfides voisins — lorsque malgré le droit sacré des peuples et des traités, son sol fut envahi, ses libertés violées, toute la fortune privée et publique livrées à la destruction et le plus atroce pillage — nos pères alors défenseurs de la patrie, succombant dans une lutte acharnée et inégale, couverts de sang et de larges blessures, furent forcés d'avouer que le bon droit leur échappait ; vaincus et terrassés ils subirent dans un silence désespéré un attentat inoui — le partage de la Pologne fut ainsi consommé aux yeux du monde civilisé, passif si non indifférent et préoccupé de ses propres efforts,

qui bientôt devaient le faire entrer en lice contre ces mêmes spoliateurs , ennemis jurés de toute liberté européenne.

Des flots de sang ont inondé depuis cette époque l'Europe entière, des peuples en masse conduits au carnage par des têtes couronnées , s'envahirent et s'exterminèrent. L'œuvre de destruction s'est prolongée jusqu'à notre époque , et ne s'est arrêtée qu'à de rares intervalles , souvent interrompue par des révolutions populaires ou quelque guerre d'indépendance. Ce que cette lutte semi-séculaire, dont un grand crime à triple couronne fut pour ainsi dire le signal, a coûté à l'humanité de sacrifices et de calamités ; ce qu'à travers ces batailles sanglantes et ces tourmentes révolutionnaires, elle a pu rapporter en avantages et bienfaits positifs pour quelques peuples , en avenir incertain et chanceux pour d'autres ; vous tous dont les cœurs robustes savent conserver une foi inviolable dans les grandes destinées humaines , vous pourrez calculer les résultats et en apprécier les conséquences.

Au milieu de ce mouvement et de ce choc des nations , la Pologne apparaît constamment en lutte contre ses ennemis acharnés. Jonchant de ses cadavres tous les champs de grandes batailles européennes, fournissant son contingent à tous les peuples en guerre contre chacun de ses oppresseurs , elle combat souvent avec bonheur et se voit toujours abandonnée ou méconnue dans toutes les transactions politiques des nations. Epuisée enfin par tant de sacrifices inutiles , elle subit un nouveau morcellement des traités de Vienne et rentre sous le joug onéreux de ses trois oppresseurs.

Quinze ans de paix suffirent pour cicatriser les plaies saignantes de ses anciens débris, une nouvelle génération pleine d'ardeur et de patriotisme, sentit ses forces et y puisa le courage d'un nouveau combat. La dernière révolution française était alors consommée. La vôtre, citoyens Belges, vous rendit votre nationalité longuement usurpée et vous assura l'indépendance et la liberté de votre belle patrie.

Mais cette fois encore, le sort fut fatal à la bonne cause de la Pologne, dix mois d'une lutte prolongée avec persévérance et acharnement eurent pour fin une tragédie sanglante dont le

spectacle, plusieurs fois représenté aux yeux de l'Europe entière, offrit cette fois l'épouvantable holocauste de 60,000 victimes. La ruine de la république fut encore consommée, — tout fut perdu, hors l'amour sacré de la liberté, précieusement emporté par quelques débris de ses défenseurs.

Cet héritage que nos pères ont conservé et qui passe de génération en génération pour nous ranimer constamment de son feu sacré — ce symbole d'un grand principe toujours vital, toujours vivace, est-il destiné à périr ou se consumer dans son impuissance. Citoyens belges! Vous ne le croyez pas car votre foi en votre patrie s'est toujours manifestée vigoureusement. — Quant à nous cinquante ans d'épreuves nous donnent quelque droit de nous écrier au grand jour d'une fête nationale: — Non la Pologne ne périra pas, car ses libertés comme celle d'autres peuples vivront à jamais.

Ce cri, tous les peuples libres de l'Europe l'ont proféré et le profèrent réunis aujourd'hui par des sympathies que toute cause juste et sacrée inspire au cœur simple et honnête du gros de nations. Ce même cri sert de ralliement aux peuples opprimés, ils le profèrent en silence et dans l'épanchement de la fraternité; il leur sert de mot d'ordre et d'expression de haine pour leurs tyrans. Ce cri n'a-t-il pas été répété cent fois par nos frères italiens et allemands, la Hongrie n'a-t-elle pas manifesté plus d'une fois, ses nobles sentimens envers la Pologne, pourrais-je ajouter encore qu'il a pénétré plus d'une fois au centre de la Russie même et qu'il y a quelque valeur?

C'est ainsi que la fraternité européenne cimentée par l'amour des peuples pour la liberté, nous rapproche nous-mêmes de ce grand but, auquel tendent constamment tous les efforts de l'humanité: un progrès continuel et poursuivi avec persévérance a déjà profité à quelques nations, il garantit aux autres l'accomplissement de son avenir. — Mais tout progrès, pour être salutaire, ne peut être basé que sur la justice et la vérité. Prompt et instantané, quelquefois il ralentit sa marche incessante pour donner aux peuples le temps nécessaire à la réussite et à la réalisation de ses véritables intérêts.

Les réfugiés Polonais disseminés dans les différens pays de

l'Europe, ont appris à connaître et à apprécier cette grande vérité ; dans l'espace de huit longues années de pélérinage ils ont eu le temps d'épurer leurs sentimens, d'apprécier entre les principes de la société actuelle ceux qui leur seraient véritablement utiles et applicables à la position de leur nationalité. Ces principes, ces vérités, ils sont propagés dans leur pays par des écrits et la parole des apôtres qui y ont sacrifié leur sûreté, souvent même leur existence. Nul sacrifice n'a été épargné au salut du peuple polonais.

Des convictions profondes sur ses droits et son indépendance, sur les soins dûs à son sort et à son éducation, ont déjà germé dans son cœur, et les croyances une fois greffées, reverdiront à l'occasion avec cette force et cette vigueur que sa foi seule peut soutenir.

Huit années d'expérience nous ont donné la patience nécessaire pour poursuivre une œuvre qu'un instant peut accomplir quelquefois, ou des années prolonger indéfiniment. Suivant l'exemple de nos pères, nous travaillons pour l'avenir, peu certains si nous pourrons nous réjouir de son fruit et reposer nos têtes sur le sol de la patrie. Fidèles enfans de notre antique république, nous déplorons les meurtres et les vexations journellement commises dans notre pays par le despotisme infatigable de nos oppresseurs, mais chaque fois qu'il leur faut du sang et des victimes, chaque fois que la patrie en peut retirer quelque profit, le sang et les victimes ne manquent jamais parmi nous — ombres nobles de Zawisza, Wołowicz, et toi cher ami Konarski, rendez ici témoignage à mes paroles et soyez honorés à jamais.

Nobles habitans de la Belgique, braves citoyens de Bruxelles, nous vous avons exposé ici l'état de notre position actuelle, nos vœux et nos espérances pour l'avenir. Pleins de confiance dans cette fraternité qui lie aujourd'hui les peuples par la conformité d'idées et de croyances, nous puisons notre sécurité, et cherchons un encouragement dans cette sympathie qui réunit nos efforts pour la liberté dans la même époque, elle vous a rendus libres et indépendants, nous réfugiés, proscrits et obligés par votre sincère hospitalité.

D'une position pareille des deux peuples ne peuvent naître que des sentiments bienveillans et réciproques. Ceux-là, seront toujours conservés dans nos cœurs, *dans le momens de danger* comme en temps de sécurité. Frères belges vous avez bravement conquis votre nationalité. Depuis huit ans, vous cueillez les fruits de votre indépendance, votre sol s'enrichit, votre commerce et votre industrie prospèrent. Vous jouissez des avantages acquis au prix de votre sang; ici dans cette enceinte même où quatre gouvernemens étrangers ont exercé jadis leur superbe domination, vous accordez une noble hospitalité à un peuple ami, et des cris de liberté et d'indépendance aupplaudis sans réserve retentissent au loin.

Conservez avec sollicitude, citoyens de la Belgique, ce trésor précieux si long à acquérir, si prompt à s'échapper lorsqu'il est gardé sans précaution. Ce voeu sincère de notre fraternité ne saurait vous déplaire. Le moment n'est pas inopportun et nous connaissons bien vos ennemis, car ils ont toujours été les nôtres.

Depuis longtemps le despotisme hideux et à triple couronne, entouré d'êtres voués à la rapine et au privilège, se démène en tout sens et provoque une guerre impie contre ces mêmes libertés qui hâtent sa décrépitude et le menacent d'une destruction complète.

Cet ennemi est arrogant et implacable lorsqu'il trouve un adversaire craintif et sans moyens de se défendre, il recule contre l'énergie du bon droit et s'entortille dans les plis des négociations, véritable réfuge de la duplicité.

Citoyens de la Belgique, soyez prêts à recevoir la guerre et à développer toute votre énergie et tout votre courage si vous voulez rester intacts et conserver cette indépendance que nous poursuivons avec tant de peine.

Quant à la nôtre, citoyens et frères de la Belgique, nous espérons que vous n'en doutez nullement. Vienne le moment du danger, et notre intention, notre fraternité se manifestera clairement. Recevez-en notre assurance pour prix de sympathies tant de fois manifestées, et croyez toujours à cette grande vérité que les peuples que de grands malheurs ont atteints

savent mieux partager les dangers ou les revers que ceux que la prospérité ou l'ambition a gâtés, ou que dirige l'égoïsme ou la convoitise.

Discours de M. Feignaux.

POLONAIS, NOS AMIS, NOS FRÈRES !

La commémoration qui nous réunit en ce jour est douloureuse, mais héroïque; l'événement que nous célébrons est sanglant, mais fécond; le deuil voile nos cœurs lorsque nous songeons à votre souffrance, mais l'espérance renaît sur nos fronts lorsque nous admirons votre infatigable dévouement, votre foi sublime dans l'avenir de la liberté. Non : tant de vertus ne sont pas prédestinées à un exil sans terme, tant de courage à l'impuissance, tant de sacrifices à la stérilité.

Les peuples d'Occident n'ont eu à combattre qu'une tyrannie énervée. Aussitôt assaillie elle a été vaincue : mais vous avez eu à combattre le monstre de la barbarie dans son plus formidable retranchement et dans toute la force de sa sauvage virilité. Honneur à vous qui avez donné au monde un grand exemple !

Bruxelles avait cependant répondu au signal d'affranchissement donné par Paris. Les deux peuples ont posé le principe de leur souveraineté. Je n'ai pas à examiner ici jusqu'à quel point les promesses ont été gardées par les gouvernans et les garanties défendues par les gouvernés.

Si les nouveaux pouvoirs ont méconnu leur origine et si les affranchis de la veille se sont assoupis dans une molle confiance, les idées n'en progressent pas moins, l'usurpation recule, les principes triomphent et l'opinion générale, cette reine du monde, dominant par son irrésistible ascendant les esprits et les volontés, remettra sans déchirement toutes choses à leur place. Ils n'est autorité si haute que ne domine le peuple dont émane toute autorité. Je n'en veux pour garant que la rénovation profonde qui s'accomplit en France par le mouvement si calme et si digne de la réforme électorale, mouvement dont les Belges sauront suivre l'impulsion sans abdiquer leur indépendance.

Mais ne nous berçons pas de trop flatteuses illusions : si la

paix est dans nos désirs et même dans les probabilités, la guerre est possible aussi et si les grands monarques jetent le gant aux peuples libres, le gant ne restera pas à terre.

Assurément si nous tenions compte des calculs de la prudence la plus vulgaire, nous ne saurions croire à l'arrogance ni à la présomption des despotes, alors surtout que les peuples asservis montrent bien plus de dispositions à briser le joug sur la tête des oppresseurs qu'à seconder au prix de leur propre sang, les rêves de la restauration universelle de principe monarchique et despotique. Déjà la tempête populaire mugit du Rhin à la Vistule et l'insurrection de la Georgie répond au signal qui a retenti dans le Caucase. Rome, elle-même, a marché ! Rome hésitant un moment entre la force et le droit, entre la barbarie et la civilisation, Rome a marché ! l'allocution a renié l'Encyclique : le Christ est toujours le Dieu des opprimés !

Mais si le péril est grand pour la tyrannie, son orgueil l'est aussi. Elle ne voudra pas s'effacer sans résistance, et si sa défaite est inévitable, elle voudra du moins disputer le terrain pied à pied. Que lui importent les larmes de l'humanité !

La lutte des peuples Français et Belge contre les Bourbons et les Nassau a été rapide, et notre succès serait aussi décisif qu'il a été prompt, s'il ne s'agissait que de recommencer le combat contre les mêmes adversaires ; mais la coalition se rapproche, le danger commun resserre les liens d'une nouvelle et plus intime alliance entre la Russie, la Prusse et la Hollande. Nicolas, Frédéric et Guillaume s'engagent à tenter un dernier combat. Les deux principes sont en présence.......

Il nous est permis sans doute d'espérer beaucoup des causes civilisatrices qui rendent la guerre si difficile, et d'espérer plus encore des dispositions libérales qui animent les peuples courbés et non soumis, esclaves par les liens, libres par l'espérance, libres par la volonté de devenir libres. Mais si nous ne pouvions assurer notre repos, notre liberté, notre indépendance qu'au prix de la nationalité polonaise, et cimenter notre indépendance par de lâches concessions et notre humble attitude, par la séparation, en un mot, de votre cause et de la nôtre,

alors que s'écroule la barrière de la guerre universelle et que brillent fraternellement au soleil les épées Polonaises, et les épées Belges associées pour la défense de la liberté, comme nos cœurs et nos mains se confondent et s'enlacent en ce jour.

A toi le haut rang et le poste d'honneur dans la guerre sacrée! Pologne, trois fois glorieuse et bénie; à toi, qui levas la bannière à l'avant-garde contre le colosse de la barbarie : Ils disent que tu as succombé à la tâche et que *l'ordre règne à Varsovie*, mais je sais qu'ils mentent. Les bourreaux t'ont mise en croix, mais tu les affranchiras eux-mêmes; ils ont versé le fiel dans tes plaies, tu répandras le baume sur leurs misères; ils ont transporté ton corps dans la tombe, mais ton sang a inondé le chemin et tracé la voie à tous les peuples en travail de la liberté; tu leur enseignes comment la liberté s'achète et comment on la reconquit après l'avoir perdue; en vain ils t'ensevelissent, ton cri sort du sépulcre pour appeler le monde à la liberté.

La Pologne est morte, disent-ils, et ils n'aperçoivent pas le tronçon d'un glaive s'agiter dans sa main frémissante. Ce n'est plus qu'un cadavre, et ce cadavre est encore une digue à l'irruption de la barbarie asiatique sur l'Europe; confier à la terre la dépouille de la victime, jeter ses vêtemens au sort, sceller la pierre tumulaire, entourer le tombeau de gardes armés : vains efforts! elle ressuscitera pour appeler à elle les peuples assis à l'ombre de la nuit, et célébrer la communion universelle des hommes libres, sur un trophée de fers et de sceptres brisés.

Belges et Polonais! permettez que ma faible voix se rende l'organe du grand écrivain qui a consacré sa plume à une cause si digne d'être célébrée par lui. Varsovie venait à peine de succomber, lorsque Lamennais lui adressait son hommage dans un hymne touchant :

L'orateur donna lecture, du hymne en question.

Discours de M. Bartels.

Citoyens polonais! nobles proscrits! confesseurs de la liberté!

Si la communauté des principes qui ont soulevé la Belgique

et la Pologne contre l'oppression étrangère ne suffisait pour nous inspirer le plus vif et le plus profond intérêt à votre cause, un juste retour sur nous mêmes devrait encore nous identifier pour votre sort, à vos projets, à vos espérances.

Si l'égoïsme qui se rit dans le bien être des maux du prochain; qui, satisfait d'une liberté toute locale, refuse le concours ou même la plus stérile sympathie à l'oppression des autres peuples, si l'égoïsme, dis-je, n'était le plus lâche des calculs, il en serait encore le plus stupide.

L'égoïsme qui restreint l'humanité à la nationalité, la nationalité à la municipalité et la municipalité à l'individualité la plus sensuelle et la plus abrutissante, l'égoïsme nous criait récemment aussi, à nous Belges: abandonnez à l'ennemi ceux de vos frères qu'il à marqués pour la tonte et le pacage, la conférence vous en saura grand gré et vous vivrez d'autant plus grassement et plantureusement. Mais notre générosité s'est émue et le faisceau des provinces belges s'est resserré d'autant que la trahison s'épuisait à le disjoindre en nous divisant par les calculs les plus sordides.

Un de vos poëtes a flétri l'égoïsme dans cette simple et familière parabole :

(*Les Pélerins polonais :* parabole de l'*incendie*, qui gagne les maisons de ceux qui n'ont pas voulu porter secours.)

Mais dédaignant les conseils d'une honteuse prudence, toute la Belgique par l'organe de ses représentans communaux, provinciaux et nationaux, a proclamé l'indivisibilité de son territoire, et tous les enfans d'une même patrie resteront associés à sa bonne comme à sa mauvaise fortune.

Et c'est ainsi que nous avons repris vis-à-vis des peuples une attitude compromise par les concessions d'une époque désastreuse sur laquelle je jetterai un voile épais, c'est ainsi que nous nous sommes préparé de chaudes et puissantes sympathies pour le jour du danger, chez des peuples qui nous eussent abandonnés avec mépris si nous n'avions su nous montrer dignes de leur estime. Déjà la patriotique ville de Metz a manifesté par l'organe du chef de sa garde nationale, la ferme résolution de nous souteinr au besoin, lors même que le gou-

vernement français nous ferait défaut, au mépris des plus solennels engagemens.

Mais, si nous fondons un si grand espoir sur les sympathies des peuples, n'en aurons-nous pas aussi pour le malheur et le dévouement ? Ne savons-nous tendre la main qu'aux vainqueurs et n'aurons-nous pas une parole d'encouragement de la fraternité pour les victimes d'une lutte sainte, victimes toujours résignées, mais toujours militantes, et ne reprenant haleine après une défaite que pour méditer sur les moyens de rétablir la fortune de la liberté ?

Oui, comme le Limbourg et le Luxembourg sont indivisibles avec Brabant, Liége, Flandres, Anvers, Hainaut et Namur, de même la Belgique et la Pologne associent en ce jour leurs destinées pour combattre les mêmes tyrans liés par un pacte impie.

Il est une monarchie, mosaïque bizarre des élémens les plus hétérogènes et que pressent aux deux flancs la Pologne et la Belgique, là aussi des opprimés secouent la double étreinte du joug qui pèse sur la religion et la liberté. Déjà le peuple allemand encloue les canons prussiens : noble et consolante image du mouvement qui brise les armes du despotisme et prépare la Sainte-Alliance des peuples ! Hommage à tous les peuples qui s'essayent à l'émancipation, hommage à ceux qui l'ont conquise, hommage à ceux qui vont la reconquérir !

Car le monde est trop étroit pour les deux principes qui le divisent.

Si le despotisme n'est abattu partout, la liberté ne sera tranquille nulle part.

Écoutons encore Mickiewicz.

(*Les Pélerins polonais :* parabole de la *malaria*. Il faut aller au-devant de l'épidémie pour la combattre au loin avant qu'elle nous serre de près.)

Quiconque ne quitte pas sa maison et ne va pas au-devant du mal pour l'extirper de la surface de la terre, verra le mal venir le trouver lui-même, et se dresser devant sa face.

Discours de M. Jean Dworzecki.

Citoyens! le souvenir d'une révolution, marquée du sceau de la justice, ne s'évapore pas comme une légère impression de la veille; il se nourrit de méditations et passe à la postérité. — C'est qu'une couronne de martyre ne s'effeuille pas au premier vent; c'est que le sang répandu pour la patrie brûle les pieds de son oppresseur — et, si l'aveugle orgueil bannit tout sentiment humain, l'histoire tient compte du dévoûment à une noble cause; les générations saluent avec respect ces ruines majestueuses, ces décombres frappés de mort, où la liberté soupire un hymne inachevé... Ce qui est vraiment grandiose reste debout, au milieu des grandeurs déchues et des idôles d'un jour dépouillés de leur éclat emprunté.

Depuis un demi-siècle, plus d'une fois la Pologne est venu jeter le suaire ensanglanté à la face d'augustes meurtriers, en criant toujours d'une voix retentissante : *je ne suis pas morte*! — Les coupables ont bien appris à trembler à l'aspect de leur victime ressuscitée, qui osait souffler le froid du tombeau sur les joies d'un festin impur! Aussi le sol polonais est-il pétri de sang; on y foule des ossements sans funérailles, gisant en proie aux vautours....

Le dernier réveil de notre malheureuse mère fut suivi d'une de ces luttes, qui secouent violemment le monde politique, qui jetent un démenti vigoureux à la sagesse de la diplomatie. — Le fer s'entre-choquait, le canon vomissait la mort, la terre gémissait et sous les pas des combattants, et sous le poids des victimes — les peuples attendaient et espéraient.., Puis, lorsque le canon ne gronda plus, il se fit un silence de stupeur. — L'autocrate, assis à l'ombre du cimetière, lança son regard de bourreau — le râle d'une agonie parcourut la surface du globe! — Le bon droit écrasé aux bords de la Vistule, établit son trône modeste dans des contrées lointaines, sous un ciel plus libre, et l'on vit s'y asseoir silencieusement l'image d'une nation crucifiée... —

Depuis, il se joue un drame palpitant d'intérêt : d'un coté, Nicolas invente des maux, forge des tortures, se surpasse en

cruauté et — tantôt encourageant par des recompenses la triste ardeur de ses soldats, de ses satellites ; tantôt parlant en maître à ses valets, race brutale et corrompue, masse inintelligente — il trouve toujours à sa portée des instruments docile à seconder sa rage. — De l'autre coté, la Pologne délaissées, fière de son infortune voit les universités supprimées, les écoles fermées, le culte banni, le costume national défendu, la langue proscrite, et ces échafauds de tous les jours, où se pressent les martyrs de la sainte cause.., Elle voit des vieillards traîner des chaînes audessus de leur force, puis, des mines du Caucase s'écrouler sur des têtes blanches ; elle voit enfin des femmes éplorées poursuivre des sbires qui leur arrachent des enfants, tout le bien, toute l'espérance et le plus profond amour de leur cœur de mères, pour les envoyer tout chauds de baisers au fond de la Russie, où ils devront oublier et la langue natale, et le parfum de la patrie! — Eh bien — tout en recevant tant de coups de poignard, la Pologne souffre sans cesser de mépriser son maître, sans faillir, sans se prosterner devant l'idôle immonde, qui n'aura jamais son encens! — Elle semble lui dire : *frappe tyran* ! *frappe toujours* ! *tu me rendras compte de tes lâches attentats — car, je ne souffrirai pas longtemps; car, ma patience est à bout.... Pauvre Pologne*! —

Exilés, végétant sur une terre qui n'est pas à nous, qui ne connait pas ses hôtes, nous pouvons cependant vivre de souvenirs et d'espérance et manifester plus ou moins nos sentimens, avouer, proclamer une juste haine contre l'oppresseur — notre position à nous et celle de nos frères enchaînés, à beaucoup près, n'est pas égale. — Citoyens, à peine leur sera-t-il permis d'envoyer un soupir à Dieu, de verser une larme furtive en commémoration de ce jour solennel, dont nous célébrons en ce moment l'anniversaire avec votre honorable assistance.

Le temps passe, des années s'écoulent, l'éxil se prolonge; l'amertume d'une existence détachée n'a point émoussé l'âme des proscrits polonais : eh ! pourquoi pleurer en enfant, quand on se sent le courage d'homme ?.. Non, nous ne som-

mes pas abattus; la face tournée vers l'orient nous attendons une aurore — s'il y avait quelq'un dans le nombre, qui oubliât sitôt ses devoirs et le nom de sa mère — honte à lui ! mais il ne serait que dans le petit cercle de ces aristocrates qui, faux apôtres, se laissèrent entrainer par la vague qui les poussait et vinrent, sans y penser, faire entendre des lamentations hypocrites sur le sort de la patrie, dont le meurtre pèse sur leur conscience ; qui, parvenus au moyen des machinations perfides à dominer la révolution, à escroquer la confiance, avaient dompté l'élan populaire ; qui alors avaient marchandé le sang et l'honneur national dans les anti-chambres des diplomates, et n'ont peut-être aujourd'hui d'autre mission que de surveiller à l'etranger des mouvements patriotiques, de paralyser, d'épier les idées de progrès et de régénération. — Oui, Citoyens, c'est là que la flétrissure devrait aller trouver le fils perfide !

Mais, ce serait profaner la sainteté du jour, que de nous occuper plus longtemps de ces turpitudes qu'on ne saurait approfondir de sang froid, des ces mensonges qui soulèvent le cœur d'indignation. — A d'autres le doute et le blasphème, à nous la foi inébranlable !

La Pologne couve dans son sein le feu sacré — sa persévérance à demander la liberté, ses efforts constants pour l'obtenir, son dévoûment qui ne connaît point d'obstacle, que rien n'arrête et nul sacrifice n'étonne, sont un sûr garant qu'elle aura comme un autre Christ, son jour de résurrection et de triomphe — le soleil retrouve bien sa belle auréole du matin qui semblait éteinte à jamais, l'astre du 29 novembre reparaîtra plus splendide; la lute renaîtra sous un rayon plus large, sur un champ plus vaste. — Le peuple exploité par la noblesse sans entrailles ; ce peuple misérable, infortuné, mis hors de droit commun, sera appelé à participer aux bénéfices sociaux et conquerra tous les droits de citoyen. La doctrine démocratique, toute d'amour et de fraternité, a déjà pris racine sur la terre de nos pères, malgré tous les empêchements, malgré toutes les entraves. Le Verbe qui aura dit au serf : *sois homme !* sauvera la Pologne.

D'un autre coté, le vieux monde est assis sur le volcan ; je vois la fumée qui en sort, je vois les étincelles qui s'en vont en tout sens éclairant les masses — qui éteindra l'explosion ? Des événements se préparent, des réformes et des changements vont s'opérer ; l'avenir riche d'espérance sourit à la face décrépite du vieillard — c'est un siècle marquant que le notre. — Les peuples se refusent à servir de jouet au bon plaisir, aux ambitions mesquines de quelques usurpateurs, maîtres par la grâce de Dieu.— Le peuple Russe lui-même n'endure qu'à regrêt son avilissement moral, et le joug qui l'oppresse, et le knouth qui le fouette ; tout peu civilisé, tout ignorant qu'on le croit, il sent que sa poitrine manque d'air, sa vie de sève — et il aura son Pestel. Aussi n'avons nous aucune haine contre ce peuple souffrant, découragé, avili ; il lui faut un chef habile et courageux pour laver sa honte.

Citoyens, un jour les tyrans humiliés n'auront ni autels, ni bourreaux, ni victimes; ce moment fortuné peut bien se faire attendre encore — la foi qui rechauffe nos cœurs est à toute épreuve, mais sans illusion — Quoique le pain de l'exil soit amer, nous garderons jusqu'au bout notre poste accepté, non pour dérober nos têtes au glaive vengeur, mais bien pour représenter près des peuples amis la patrie asservie et travailler plus librement à son émancipation. — Quoique la mort sous un ciel étranger ait quelque chose de dur, profondément triste, et qu'elle nous ait déjà ravi bon nombre de compagnons, nous dirons : que d'autres tombeaux s'ouvrent, s'il le faut ! — Il est des feuilles qui tombent et, balayées par l'ouragan, se meurent loin de leur arbre... Il est des nacelles qui se brisent sur des rivages inconnus....

Et toi, ô Pologne ! poursuis ta tâche sublime ; Dieu s'était fait homme, et, à son exemple, ton peuple se fit martyr ! — Aujourd'hui, la tête penchée sur ton sépulcre la liberté pleure ses larmes de sang — demain peut-être, elle viendra t'éveiller ; alors, sache brandir la foudre....

Discours de M. François De Gronckel, député par les étudiants de l'Université libre de Bruxelles.

Les vœux que nous formons tous pour la Pologne, pour le triomphe de la civilisation et de la liberté viennent d'être éloquemment exprimés. Vous venez d'entendre ceux qui ont combattu pour cette cause, les uns au champ de bataille en face du canon ennemi, les autres dans les luttes de la tribune et de la presse. Qu'il me soit permis après ces hommes de pensée et d'action d'élever la voix au nom des élèves de l'Université libre et de témoigner en peu de mots notre sympathie pour la nationalité polonaise. Voir les glorieux défenseurs de cette nationalité venant chaque année autour du drapeau de la patrie absente se reconnaître et se serrer la main; c'est là un spectacle plein d'émotions, mais plein aussi de hauts enseignemens. Au contact d'une si grande infortune nous venons de recueillir une de ses leçons graves et fécondes que l'exemple seul peut donner, nous y apprenons comment on combat avec le plus sublime courage pour la plus belle des causes, comment on supporte le malheur avec résignation. Si la protestation énergique de l'individu contre l'iniquité sous laquelle il succombe n'est jamais perdue pour l'humanité, combien l'est moins encore le combat à mort d'un peuple entier contre la tyrannie et l'oppression, quelle influence ne doit pas avoir l'exemple d'une nation entière qui se dévoue pour la liberté! Mais la Pologne ne mourra point; refoulée, concentrée au fond des cœurs, jamais, nous en sommes sûrs, sa vie n'a été plus intense, plus immortelle qu'aujourd'hui après tant de désastres. Le despotisme usera vainement sur elle ses plus brutales, ses plus sanguinaires fantaisies; elle ne mourra point précisément parce que placée entre la mort et la servitude elle a choisi de mourir. L'histoire en effet nous l'apprend. Les nationalités peuvent biens se dissoudre et mourir, mais il faut qu'elles s'éteignent de leur propre mort, on ne les tue pas: le sang quelque large que soit la blessure les retrempe et les ravive.

Non, la Pologne ne mourra pas, car vous avez combattu

héroïquement pour la liberté, comme vos frères ont combattut héroïquement pour le Christianisme. Dans le poste glorieux où Dieu vous a placés, à l'avant-garde de la civilisation occidentale, vous n'avez point démérité. La Pologne ne saurait mourir, car votre cause est la bonne cause, et l'armée où vous étiez enrolés doit vaincre tôt ou tard. Votre cause est celle de toute nation, de tout individu. Abolition du despotisme et de la conquête brutale, liberté et association fraternelle d'individu à individu, de nation à nation, telle est la foi qui, sous forme d'espérance grandit de jour en jour au sein de l'Europe; telle est votre cause. Il s'agit de savoir si en ce monde l'intelligence et la moralité auront finalement le dessous, si l'Asie prévaudra encore une fois sur l'Europe, si le monde reculera de deux mille ans.

Le destin de la Pologne est donc lié au destin de l'Europe, au destin de l'humanité. La nationalité polonaise ne périra qu'avec la civilisation de l'Europe. En attendant qu'elle se relève de l'oppression momentannée qui l'accable, puissent les témoignages de notre admiration et de notre reconnaissante sympathie vous consoler un peu des maux présens! puisse notre foi dans l'avenir fortifier votre foi!

Nobles Polonais, votre cause est la nôtre; vous avez combattu aussi pour nous. Et maintenant la Pologne est tombée de lassitude mais la lutte n'est pas finie. Peut-être bientôt aura-t-elle ailleurs d'autres champs de bataille, peut être sera-ce bientôt le tour de la Belgique de verser son sang pour la cause commune de l'indépendance des peuples. En cette circonstance la jeunesse belge se souviendrait des exemples que lui ont légués les étudians de la Pologne, c'est pourquoi plus que jamais nous avons senti le besoin de nous presser autour de vous, de vous voir et de vous entendre. Nous venons apprendre de vous comment il faut combatre pour les causes justes et ensuite supporter noblement le malheur, persuadés que nous sommes, d'ailleurs, pour vous comme pour nous, que le bon droit tôt ou tard doit triompher.

Discours de M. François Gordaszewski.

Citoyens ! Une nuit, orageuse, effrayante, la nuit du despotisme, déroula son linceul ensanglanté sur la Pologne, vasta arène des martyrs.

Le Czar foule aux pieds les os des patriotes morts au champ de batailles, et de sa main de plomb il flagelle les vivants.

Citoyens ! dans votre pays, le crime seul est passible d'un châtiment justement mérité ; dans la Pologne actuelle les cachots ne sont peuplés que d'hommes vertueux. Là, l'audacieux scélérat se trouve non seulement protégé, mais encore encouragé par le gouvernement à faire le mal ; il règne en despote sur le peuple malheureux. Tout ce que l'histoire nous raconte des siècles barbares ; tout ce qui maitenant nous semble fabuleux, se trouve réalisé, par de faits irrécusables, dans ma patrie malheureuse. Car, c'est là qu'on voit transporter par milliers un peuple infortuné, dans les steppes de l'Asie — c'est l'à, qu'on arrache de leurs pauvres chuamières les jeunes filles pour leur imposer des époux dans les colonies militaires du Caucase. Là, on enlève les jeunes gens à leur pays, à leurs pères pour leur faire oublier, au fond de la Moscovie, la patrie, la langue et la religion de leurs ancêtres. Là, les costumes nationaux sont sévèrement défendus — là, enfin, il n'est pas permis d'aimer ni ses frères, ni sa patrie.

Un écho triste, plaintif, semblable à une mélodie funèbre, retentit sans-cessse dans les vastes plaines de ma patrie, fertilisées par le sang et la sueur de mes frères ; on l'entend gémir dans les forêts, et s'y répéter avec une sombre harmonie ; il pénètre dans les villages, dans les cités et y répand une tristesse inexplicable. C'est la voix de l'histoire, le dernier chant des victimes, mais, hélas ! c'est aussi le soupir des vivants.

Citoyens ! Les cruautés du duc d'Albe vous rapellent les jours d'une misère extrême, réveillent en vous de pénibles sentiments. Mais le féroce d'Albe n'est qu'un scélérat ordinaire en comparaison de Nicolas, cet enfant maudit par le Dieu. Les malheurs que l'orgueil d'avides tyrans amoncela sur les pro-

vinces Belges, étaient épouventables; mais les cruautés de Nicolas surpassent tout ce qu'on a entendu, tout ce qu'on a jamais vu..

Partout la vengeance de l'oppresseur immolait les habitants d'une ville, d'un village — mais le nouvel Attila, de concert avec ses confrères, jura la destruction d'un peuple de vingt millions d'habitants, et il se repaît de sa lente agonie.

Voilà à quelle triste fin, l'égoïsme, la trahison, l'ineptie politique et militaire de quelques féodalistes placés à la tête du gouvernement révolutionnaire, amenèrent notre chère patrie. Car, ce n'est pas par la force que nous fûmes vaincus.

Pardonnez moi, Citoyens, d'avoir porté votre attention sur mon pays natal. Je vous parle de la Pologne non seulement parceque je suis Polonais, mais parceque c'est la plus malheureuse parmis les nations européennes — et cependant, elle n'a pas mérité un sort aussi funeste. Citoyens ! un malheur pareil à celui qui pèse sur notre patrie, doit occuper la première place dans vos cœurs, dans vos sympathies.

O chère patrie! mon amour s'étend à l'humanité entière; dans tous les hommes je ne vois que des frères; et cependant toi, tu es la première dans mon cœur, car tu es délaissée, abandonnée, livrée à un destin persécuteur — car à toi ma vie, en toi mon bonheur.

La Pologne n'a pas fléchi sous les persécutions inouïs qui la dévorent; la pensée de nos frères conserve sa pureté virginale. L'inébranlable amour de l'indépendance et de la liberté règne toujours au fond de leurs cœurs, et vienne l'instant favorable, ils n'épargneront aucun sacrifice.

Non, jamais, jamais ils ne courberont leurs têtes sous le joug de l'injustice et de la cruauté. Il n'y a pas de force qui puisse anéantir leur caractère, les changer en vils esclaves et leur faire oublier la dignité nationale. Le passé semble avoir imprimé sur nos fronts le sceau de la souffrance; notre style, nos discours respirent la plainte, la mélancolie — car les pertes immenses, les fuyantes déceptions, le trépas des milliers de nos frères martyrs, toujours présents à notre souvenir, déchirent nos cœurs. Mais nos âmes sont fortes d'une

foi inébranlable, d'un dévoûment sans bornes à la cause de la justice.

Une nation qui tient à son histoire et à ses droits, ne périt jamais. Si la sainte Alliance, resserrant ses liens homicides, a juré de consommer la ruine de la Pologne — la grande famille Slave composée de quatre-vingt millions d'hommes dévoués se donne la main ; et, forte de souvenirs de son passé démocratique, elle menace ses maîtres orgueilleux.

Les tyrans audacieux, ignorants, rêvent dans leurs imagination l'asservissement du genre humain — ils rêvent l'éternité pour leur crime hideux, et les misérables esclaves leurs flatteurs, ne cessent de les affermir dans cette absurde pensée.

Insensées! ont-ils oublié dans leur stupidité que les œuvres de la méchanceté sont passagers et périssables, et que ce n'est que l'humanité seule qui dure en progressant toujours. Le temps détruit impitoyablement tout ce qui veut entraver sa marche. Les descendants des Illots habitent les palais d'orgueilleux souverains d'Egypte — et toi, superbe Carthage, où es tu? Empereurs hautains de Rome, où sont vos immenses conquêtes? Les restes du maître des rois, du guerrier de génie ne peuvent reposer sur la terre natale. L'antique race des Bourbons meurt en exil ; sur le trône de Vaza s'assied un rénégat jacobin. Le temps impitoyable n'a pas même épargné la vertu : les sandales des fourbes apôtres d'obscurantisme, foulent les cendres d'Emile et de Caton. Et vous pygmées au cœur corrompu, vous voudriez imposer la servitude aux siècles!

Oui, Citoyens! les œuvres des méchants croulent et s'anéantissent — et l'histoire les rappelle à la postérité, mais comme des faits dignes de malédiction. Il est vrai, que le temps et l'histoire même, dans leurs courses rapides déconcertent souvent les plans de la vertu — Pourquoi? — N'entendez vous pas cette histoire même vous crier : Approfondissez les événements, cherchez leur cause primitive, et vous trouverer la solution de ce problème contraire à la nature des choses.

Citoyens! le progrès de l'humanité abonde en résultats :

à la place des forêts autrefois impraticables, nous voyons maintenant de puissantes cités; les descendants des hordes sauvages et nomades deviennent des peuples civilisés. Les fils des nobles féodaux sont placés au même rang, soumis à cette même loi, à la quelle obéissent leurs, ci-devant, vassaux; enfin, les enfants des serfs sont libres. Mais ce n'est pas asssez. Les peuples réclament plus, et le progrès ne peut pas s'arrêter. Si sa marche est trop lente — à qui en est la faute? à nous Citoyens! à la génération vivante, qui s'adonne à jouir exclusivement de ses propres droits, ou se livre à la fougue des passions, sans songer à remplir ses immenses devoirs envers le prochain. Remplissons ces devoirs! travaillons au bonheur général avant de songer à notre bonheur particulier — et, en un clin-d'œil, vous verrez changer la face de l'univers; le temps et l'histoire rendront justice aux œuvres conformes à la volonté du créateur. Tout est en décomposition; l'humanité cherche son mot et son guide, rien ne repond à son but, à ses besoins. Eh pourquoi? C'est que les croyances et les institutions actuelles ne s'harmonisent guère avec les exigences du siècle; c'est que ces institutions ne protègent pas le faible contre l'agresseur, ne mettent aucun milieu entre des richesses monstrueuses et la misère la plus cruelle; c'est qu'au contraire, elles favorisent l'égoïsme, l'orgueil, l'avidité, au détriment des droits, des besoins, et du dévoûment. Je dis la vérité — elle est évidente.

Mais ne pensez pas, Citoyens, qu'en critiquant les croyances et les institutions, je sois disposé à baser la réforme future sur les froids calculs des nos économistes. Loin de moi cette idée; car il n'est pas donné à ces calculs de régénérer l'univers. La table de Pythagore ce n'est pas le cœur humain! Ce n'est pas dans le matérialisme que nous cherchons le bonheur. La morale, l'amour réciproque voilà le point de départ des réformateurs consciencieux. L'amour mutuel voilà la plus grande création de Dieu. Le grand homme de Nazareth prêchait amour et charité. Si nous accueillons cet amour dans nos cœurs, si nous le prenons pour base de toute régénération, il enfantera la fraternité, il deviendra le sauveur des peuples.

Oui, amour, voilà le grand mot que l'humanité réclame, et que les croyances et les institutions vivantes étouffent. L'amour est le but de l'humanité, le père des vertus et des droits.

Aussitôt qu'il aura commencé à gouverner nos cœurs, aussitôt que nous l'aurons pris pour guide unique — le crime éperdu fuira dans les ténèbres; la vertu et l'innocence se dégageront de leurs chaînes, le bonheur et l'allégresse retentiront dans la cabane du pauvre. Les Nicolas, les Guillaume, les Ernest, avec tous les tyrans leurs rivaux, finiront leurs infamies, et trouveront un chatîment cuisant, dans les tortures de leur propre conscience. Nous ne pleurerons plus sur le sort de notre malheureuse patrie et d'autres pays opprimés; la vue du malheur et d'une affreuse misère ne déchirera nos cœurs, et l'univers commencera une ère nouvelle.

Citoyens! le règne de l'amour n'est pas éloigné. Nous sentons sa divine influence dans toute notre existence; le devoir du dévoûment nous anime: Unissons-nous au moment du danger — et bientôt nous verrons apparaître sur l'horison l'aurore de la liberté pour les opprimés.

M. Lucien Jottrand, avocat et ancien membre du congrès national, prit la parole; et, rattachant au christianisme, dans une longue et brillante improvisation, l'idée d'admission de tous les hommes à l'exercice des droits, il flétrit le patriotisme qui restreint le titre de Citoyen à quelques classes de la société.

M. Jottrand, abordant les questions de plus haute portée, excita dans l'auditoire une sensation prolongée.

Un Français, M. Louis Hinault ancien capitaine, lut un hymne touchant et énergique.

Le général Daine a pris la parole; il a fait observer, dans une courte allocution, que le courage et l'énergie n'ont point manqué à la révolution du 29 novembre et que si le mouvement patriotique a avorté, c'est que le venin de la diplomatie est venu se mêler à de nobles efforts. — Puis, changeant de dialecte, il a fait en polonais la protestation de sa profonde sympathie pour la cause de la Pologne. — Le brave général a été couvert d'unanimes applaudissemens.

Discours de M. Joachim Lelewel.

Citoyens Belges et Polonais!

J'entends des orateurs glorifier les efforts de la Pologne, se ranger en interprètes des sympathies pour sa cause, discuter nos principes, notre mission, déplorer nos infortunes, soulever notre avenir. Ils saisirent toutes ces questions avec tant de justesse, que pour moi, qui prends le dernier la parole, il ne resterait rien à y ajouter, si ce jour mémorable ne reportait toutes mes pensées vers ma patrie; ils les exposèrent avec tant d'éloquence, qu'il m'aurait été difficile de suivre leur trace avec quelque succès, si, en qualité de Polonais, je ne pouvais compter sur la bienveillance de l'auditoire.

Le premier devoir du Polonais, qui va par son discours terminer la solennité d'aujourd'hui, est, de remercier au nom de ses compatriotes les orateurs Belges qui voulurent partager notre célébration. Je ne recule pas devant cette tâche : elle est pour moi d'autant plus agréable; d'autant plus sacrée, que je m'adresse à des personnes connues par leur affection inaltérable pour notre cause, par leur conviction qui s'accorde avec la nôtre. Elles ne cessent de coopérer par leurs efforts au progrès de l'humanité, et, plus d'une fois, en manifestant leur sentiment généreux, elles se sont emparées de nos âmes. La voix du représentant de la jeunesse, s'est mêlée aux accents sonores du jour. Ses expressions animées nous sont précieuses. Notre dernier ébranlement ayant été pour la plupart l'œuvre de la jeunesse, c'est avec un plaisir extrême que nous acceptons la fraternisation de cette génération, qui va illustrer les événements prochains.

Et vous général Daine, vous venez vous réunir à nous. Vous nous parlez de nos braves, mais pour faire un appel, pour conduire les braves il faut des braves. Vous général, vous étiez là et vous restez dans les cœurs des Polonais, vous fûtes avec nous, soyez avec nous (1).

---

(1) Les Polonais se rappellent toujours le service éminent que le général Daine rendit à leur patrie dans la guerre de 1809, par la prise de la forteresse de Zamość. Non seulement il avait

Tous les orateurs ont émis des vœux pour notre Pologne; nous aimons à échanger pour les leurs, nos vœux pour la Belgique, mais il existe une distance énorme entre ces vœux réciproques. Votre pays, citoyens Belges, existe, fait des progrès; votre arbre de liberté est debout, vous n'avez qu'à le faire verdoyer, fleurir et défendre contre l'aggression. Nous n'avons qu'à vous féliciter et vous souhaiter que votre prospérité grandisse. Chez nous, nos libertés, notre existence sont abattues; vous formez des vœux pour une nation opprimée. Votre attention s'arrête sur ses souffrances et ne saurait les séparer des causes du malheur, de l'oppresseur qui tourmente. Aussi, dès que ma pensée se fixe sur le sort de notre pays, mes regards tombent malgré moi, sur ce tableau déchirant, qu'aucune langue ne saurait justement retracer, si les gémissements des opprimés n'étaient un langage assez éloquent.

Tout y est coupable, l'âme juste qui veut adorer le Dieu de ses pères, les parents dont la tendre sollicitude s'évertue à préserver du danger leurs enfants, à les sauver des périls trop imminents; le plus paisible habitant, qui évite les piéges, qui s'enferme dans sa chaumière avec sa famille, tout y est coupable. Le maître absolu, voit partout des crimes et des criminels. Résignation, docilité ne le rassurent guère. Silence et plainte lui donnent la même épouvante. Il veut punir. Il encombre ses cachôts, il peuple ses prisons, il inflige des questions, il prépare des supplices. Il fait taire les lois, gémir l'innocence et dans sa fureur, du haut de son trône il vocifère :

Il faut des châtiments dont l'univers frémisse
Qu'on tremble en comparant, l'offense et le supplice.
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés;
Je veux qu'on dise un jour, aux peuples effrayés
Il fut des Polonais..... (Racine.)

Descendons dans ces cachôts humides baignés par des flots

---

conçu l'idée de la manière de l'attaque; mais il était un des prémiers qui, le 22 mai 1809, escaladèrent les murailles, et avec une poignée d'hommes il désarma courageusement, sur la place publique, toute la garnison autrichienne.

de la mer, ou perpétuellement mouillés d'exhalaisons marécageuses; dans ces excavations, où la main de l'esclave exploite le métal corrupteur, dans ces casemates flanquées aux remparts de forteresses, dans ces caves souterraines qui abondent dans toutes les villes; allons visiter ces cellules monastiques, ces cages retrouvées dans les décombres des antiques édifices, montons sous ces voûtes élancées sur des rochers inaccessibles; jadis retraite des brigands : dans tous ces antres, aujourd'hui verrouillés et changés en prison, nous rencontrons nos amis incarcérés, ou provisoirement détenus, sous le poids d'accusation, de suspicion, ou condamnés parce qu'ils sont Polonais: les prisonniers blêmes et enflés, absorbés dans leurs pensées, luttant sans cesse contre l'ennuii et la tristesse; les autres affamés, décharnés, au visage hâve, prolongeant leur existence extenuée; meurtris de souffrances, ils conservent dans un corps livide une âme inflexible, l'œil enflammé brille sous des paupières appésanties et trahit l'émotion intérieure de leur esprit. A la paleur du rayon, qui par de trous retrécis darde furtivement et blesse leur vue, ils recherchent les paroles que l'ongl de leurs prédécesseurs aura faiblement tracées sur la muraille, ils y distinguent les noms de ceux-ci, et autres qui sont inséparables au souvenir des prisonniers, des noms chéris de leurs femmes, de leurs parents, de leurs amis. Bien souvent c'est l'unique consolation d'un détenu, qui reste des années sous les verroux parce qu'il est Polonais.

Qu'on ne me reproche point l'exagération de ce tablaeu accablant, que moi-même je pourrais prouver par des exemples innombrables; qu'on veuille réfléchir que tout l'espace de nôtre hémisphère, depuis l'Elbe jusqu'au Japon, est hérissé de prisons destinées à cette fin. Si un voyageur pouvait faire un tour et les visiter à la ronde, il cueillerait à chaque pas des milliers de noms, et de recits sur leur compte saignant de blessures dont ils furent victimes

Dans un pays montagneux, au centre de l'Allemagne méridionale, sur les confins de la domination autrichienne, le voyageur trouve près de la ville de Kufstein, un chateau suspendu sur un roc. C'est la prison de plus de vingt Polonais. Dans ce nombre il voit Zalivski. Ce nom, à jamais mémorable, éveille tous les souvenirs de grands événements, qui agitent notre patrie, il se rattache intimement à la commémoration de l'anniversaire.

Un jour, deux sous lieutenants de notre armée Vysocki et Zalivski vinrent m'entretenir des affaires de notre pays. « Nous pouvons, dirent ils, soulever notre armée, elle est

petite, mais la nation est grande, quel est votre avis, la nation voudra-t-elle répondre à notre appel ? » — » Sans doute. » — Ma réponse était brève , leur volonté grande. Agitateurs de la pensée innée des Polonais , ils decrètent, fixent l'époque , donnent les ordres et quelques jours après le soulevement allait éclater. Le 29 novembre le soleil dominait encore l'horison , un officier intrepide exécutant leur disposition , traverse la barrière, les grands rues de la ville et fait entrer les munitions nécessaires, car la capitale n'en avait pas; les munitions étaient gardées en dehors de la ville. L'adresse et le courage de l'officier est à signaler. Tout était calme , le tyran de Belveder l'était aussi : peut-être roulait-il dans sa tête de nouveaux plans pour prévenir le coup dont il ignorait l'approche inopinée.

Enfin la nuit rembrunit le jour, chacun se rend à son poste; les signaux pouvaient être vus. Le tocsin sonne, le peuple s'ébranle , le grand mouvement national decidément se déclare.

Que sont devenus les deux auteurs de cette grande révolution? je vois chacun se le demander.

Tout desintéressés, ils combattirent dans les rangs de l'armée nationale.

Pierre Vysocki, vaillant, droit, loyal , facile jusqu'à la légereté, ne prévoyant le danger, suivit les victoires et les revers de sa patrie et tomba entre les mains de l'ennemi de la Pologne en défendant avec des forces insuffisantes les retranchements de Vola, au moment de l'attaque de la capitale. Captif, il subit le sort de ceux qui ont provoqué la colère la plus farouche du vainqueur. Longtemps il languit dans la prison, où, son cœur inébranlable au plus cruel tourment, n'a jamais fléchi, jusqu'à que le dernier sommeil de la mort vint l'assoupir.

Joseph Zalivski , partisan habile et expérimenté conduisit glorieusement son détachement pendant toute la guerre. Il surmonta les plus grands périls et rejoignit le corps de l'armée , qui quitta le dernier le champ de batailles. Zalivski , sérieux et sévère, réfléchi et entreprenant ne pouvait se reposer inactif sur le sol étranger où l'infortune générale l'avait poussé. Son cœur navré de douleur par l'insuccès du mouvement qu'il considérait comme son ouvrage , avant de donner des adieux à sa terre natale, conçut et élabora un projet du prochain soulèvement. Il le communiqua à quelques-uns de ses fidèles qui se chargèrent de travailler les esprits et préparer la commotion sur différents points du pays. Lui même , il se rendit en France pour s'entendre avec les autres amis , qui se trouvaient dans l'émigration. Dès qu'il eut cru ses plans et ses dispositions suffisamment avancées, il se mit à lœuvre qui

forme une épisode fertile en conséquences à venir, infiniment importantes.

A son appel l'étincelle électrique parcourt rapidement les âmes de la jeunesse : elle s'ebranle dans différents dépôts de l'emigration. Les autorités de la France stupefaites, respectent l'élan inattendu. Zalivski, embrasse ses petits enfants, s'arrache des bras de sa femme, quitte la France et à sa suite une centaine d'émigres, cheminent par l'Allemagne, se rendent sur les points assignés et jetent l'epouvante qui fait trembler l'autocrate dans sa capitale.

Tels, que les industrieuses fourmis. qu'aucun obstacle, aucun danger n'arrête; elles vont au loin, chercher leur fardeau, grand nombre succombent sous la pésanteur excessive, expirent exténuées de fatigues, mais celles qui parviennent, elevent d'énormes fourmilières, dont la grandeur présente l'enigme de la force réunie, étonne les scrutateurs de la nature — tels les jeunes partisans, concoururent par leurs efforts, infructueux en apparence, à la formation de la grande fourmilière nationale, que les forces reunies du peuple polonais ne cessent de construire.

L'entreprise de Zalivski était hasardeuse, et eut d'illustres victimes. L'irruption est faite, Le fougueux Dzievicki succombe le premier.

L'autre, Stanislas Volloviez, se sépare de son père chéri qui l'avait suivi dans l'emigration, il abandonne ce respectable vieillard chenu, et court avec ses amis, echauffer de son haleine son pays natal, l'inspirer de sa belle âme. Là il trouve un glorieux trepas. Son compagnon Étienne Getzold périt aussi avec plusieurs autres.

Un jeune homme de vingt ans, dont l'instruction élevée fut interrompue par la révolution nationale, à l'appel de l'entreprise des partisans, s'elance aussi vers ses foyers. Il avait là une mère cherie. On croirait qu'il va s'y jeter dans ses bras maternels. Non. Il y vole pour se vouer à sa patrie bienaimée. Il prévoit, il est saisi de la conviction intime, que lui il ne la reverra pas, que l'entreprise doit manquer, mais il sait que la Pologne demande du sang de ses fils et il va chercher cette mort glorieuse qui l'a emporté. C'etait Arthur Zavisza. Il avait quitté son service dans l'armée belge pour se sacrifier à son pays. Dans notre siècle, il n'est qu'un de ceux, qui ne reculent pas devant la mort inévitable lorsqu'il faut remplir un devoir nécessaire à la cause nationale, utile à la liberté : l'antiquité l'aurait peut-être placé au rang de ses heros.

O mille fois fortunés parents, vous pères désolés et vous mères affligées, vous savez consoler votre tendresse ; oh ! vous ne saurez reprocher à vos fils leur audace ; vous bénissez leur dévoûment : n'est-ce pas votre premier souffle qui leur inspira cette grandeur d'âme. Ne vous répètent-ils de leur séjour céleste : « quoi ? vous nous pleureriez mourant pour notre patrie ? »

Tous ceux qui firent partie de l'entreprise téméraire et périlleuse, ne purent périr (1). Ils restèrent dispersés, animant les espérances de leurs compatriotes, effrayant les déprédateurs de la Pologne. Furretés et pourchassés par la haute police, ils rentrèrent pour la plupart dans l'émigration en France, en Angleterre, en Belgique.

Le principal moteur Zalivski ayant éprouvé de contrariétés qu'il n'aura pu calculer assez, s'est retiré sous la domination autrichienne, où il tomba dans des piéges et fut enfermé chargé de chaînes, attendant son sort ultérieur. Une longue instruction, traînant à l'interrogatoire une multitude de patriotes soupçonnés de participation à ses projets, prolongea sa détention de plusieurs années. La peine de mort après un certain laps de temps a été commuee à la peine de vingt ans d'incarcération. C'est ainsi que Zalivski se trouve à Kufstein, pour avoir fait la guerre à l'autocrate russe. Les fers ne l'ayant quitté jamais, resserrent sans relâche ses souffrances physiques et morales. Le grand agitateur de la cause nationale, est aux avant-postes des prisons ; son corps garrotté, sa pensée libre et indomptable. Je voudrais bien dire beaucoup plus, mais je crains d'aggraver sa position et le sort de ses compagnons qui essuient de pareils supplices.

Citoyens ! En vous rappelant quelques noms d'un grand nombre de ceux qui se sont distingués dans les malheurs de la Pologne, mon but est clair. J'ai voulu, à l'occasion de la grande solennité, rendre hommage au dévoûment. J'avoue qu'aux motifs supérieurs, se mêlent d'autres qui me sont particuliers. Il y a là des souvenirs trop précieux et trop douloureux pour moi.

---

(1) Edouard Szpek, Antoine Vinnicki dont le père se trouve dans l'émigration, périrent aussi. Mais je ne saurais les nommer tous. Borzewski, compagnon de Zawisza, était de retour, et périt en Espagne. Simon Konarski, sauvé dans une circonstance dangereuse par quelques kozaks, était aussi de retour ; depuis il est allé visiter son pays, où il tomba entre les mains de ses ennemis et succomba tout récemment martyr de son ardeur.

D'intimes relations me rattachaient à plusieurs, avec les autres j'étais lié d'amitié, j'ai vu leur esprit se developper et grandir; si quelques-unes de mes idées purent leur être utiles, ce n'est que leur propre sentiment qui forma leur cœur généreux. Une mort précoce les a déjà pour la plupart enlevés. C'est la première fois que j'invoque publiquement les ombres de ces martyrs, dont le nombre augmente tous les jours. Mes souvenirs les suivent, ma pensée n'est jamais seule. Cette fois je ne pouvais pas résister à dire en partie ce que l'émotion de mon âme me dictait.

Il y a, dit-on, quelque chose qui survit à la chute des nations; quelque chose, qui, après elles, joue encore un rôle dans le monde : c'est son esprit. Suivons un moment la marche de la nation polonaise, dans des siècles écoulés ; nous la voyons grandir graduellement, communiquant son génie à des voisins de sa race, à des peuples limitrophes d'autres idiomes, s'étendre vers le Nord et l'Orient ; couvrir l'Europe de l'invasion des barbares, soulever au moment de son declin, la parole mystérieuse de la liberté. Si sa république est renversée, il existe un reste d'elle-même, une ombre de ce qu'elle était dans son origine, un édifice ruiné, qui dans ses masures délabrées, conserve encore quelque chose de la grandeur de sa première forme. Elle est tombée en ruine par sa volonté dépravée, le comble est abattu sur les murailles et le fondement, mais qu'on remue ces mines, on trouve dans le reste de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte : on les trouve d'autant plus facilement, que cette nation, au fort de ses malheurs montre encore tout le feu de la vie, dans les fers, elle discute les moyens de se rendre libre; qu'elle sent en elle-même, cette force, cette énergie que la tyrannie ne peut subjuguer. La Russie a avalé un volcan qui l'échauffe en l'embrâsant.

Les émigrés de 94, s'associant à l'existence de la république Cisalpine, proclamèrent sur leurs étendards cette haute maxime : *les hommes libres sont frères*. Ils fraternisèrent avec des peuples qui voulaient s'émanciper. En se soulevant contre le despotisme russe, ils déployaient les seuls drapeaux sur lesquels chaque Russe pouvait lire dans sa propre langue « *pour notre liberté et la votre.* » Dans la ferveur qui animait la nation insurgée, ses représentants expliquaient aux Russes, cette longue docilité que la nation polonaise montrait à leur gouvernement. « Dans les premiers moments de la réunion de notre royaume avec votre empire, leur disaient-ils, nous nous plaisions à nous consoler de la perte de nôtre indé-

pendance, en pensant que bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer votre population de quarante millions d'habitants à la jouissance des libertés. » Les mêmes représentants, à cette époque se constituant en interprètes de sentimentiments nationaux, déclaraient à la face du monde civilisé, que si la nation polonaise était de nouveau abandonnée dans la lutte qui allait s'ouvrir, et si cette fois, le ciel ne lui destinait pas encore de sauver sa liberté et sa patrie : *tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation, qu'il a du moins, par ce combat à mort, mis à couvert, pour un moment les libertés de l'Europe menacée.*»

Le cœur de tous les peuples tressaillit à la nouvelle de l'insurrection polonaise ; mais, ce qu'on nomme l'Europe, cet occident diplomatique qui dirige les affaires gouvernementales des peuples, l'Europe, dis-je, ferma les yeux et boucha les oreilles. Dirigée par une disposition ignoble, par ses intérêts éphémères, aveugle sur l'avenir, elle ne reconnut le service que la Pologne allait lui rendre, sourde à tous les éclats de son ébranlement, elle se montra impassible et muette. Ce n'est pas à nous, qui en sommes victimes, de se plaindre de cette indifférence, de la perfidie qui surprit nos mécréants ; nous avons éprouvé pour la dernière fois, que cette Europe ne nous reserve qu'un refuge.

Je dis que c'est pour la dernière fois que les débris de la Pologne vont inquiéter l'Europe : car des éléments toujours plus féconds germent dans les âmes de la génération slavone, elle agira elle-seule d'un commun accord, et c'est là que la Pologne sera comprise et secondée. Les mânes de Pestel, de Zavisza, de Vysocki, de Bestujev, de Mouraviev, de Lukasinski, s'ils les a rejoints et de tant d'autres martyrs de la liberté des deux nations rivales, se communiquent leurs idées. Leur pensée plane sur l'immense espace du globe.

La capitale de l'empire, Pétersburg, n'a-t-elle pas vu sur les mêmes remparts de Cronstadt, expier les patriotes russes leur audace et leur noble ardeur, aussi bien que les défenseurs de la Pologne, meurtris et torturés pour leur fermeté et leur foi qu'ils ne voulaient démentir ; n'a-t-on pas vu la même corde trancher la vie des uns et des autres, les mêmes supplices punir leur amour de fraternité, leur vœux pour la liberté. Ils se rencontrent, la tête rasée, chargés de chaînes, dans des mines de Nertchignsk, ils s'embrassent sous le frimas de Sibérie : loin des rives de la Soja et du Dnieper qui séparent la Pologne de la Russie, loin de la Vistule et de la Volga. Mais

leur affection mutuelle qui s'épanche au milieu de leur malheur, est un reflet majestueux du sentiment qui en général s'empare des cœurs russes et polonais, qui prépare l'écroulement du despotisme : et tout ce peuple captif qui, en apparence, tremble au nom d'un maître, soutient à contre-cœur le pouvoir odieux ; il a déjà les yeux ouverts. La Pologne est un brûlot accroché aux flancs de la Russie, dit un écrivain observateur. Si l'empire de la Russie commit un crime en usurpant la Pologne, Dieu a puni ce crime par lui-même : la Pologne est une révolution vivante, éternelle, attachée à laRussie, qu'elle traîne comme son boulet de punition.

Mais la question polonaise ne se borne pas à la Russie seulement. Le malheur tourne mainte fois à l'avantage de ceux, qui éprouvent les plus cruelles adversités. Si l'on admet que la Pologne dans sa dernière révolution, secondée par la diplomatie européenne, pouvait obtenir quelque amélioration pour elle seule, on conviendra que tout se serait borné à une extention de son térritoire, à quelques changements dans sa dépendance, à quelques concessions flatteuses qui auraient calmé une génération fatiguée et auraient paralysé, assoupi pour bien long-temps, à une époque indeterminée, la question vitale de l'intégrité. Le monde slave regardant avec indifférence ces avantages ignobles de ses frères polonais aurait croupi dans son impassibilité sans être provoqué. L'infortune de la Pologne l'avertit, rend pour la Slavonie entière un service plus éminent et réunit plus intimement l'avenir de la Pologne avec elle. Si les libertés des Monténégrins, retirés dans un recoin montagneux et inaccessible peuvent être enviées par quelques peuplades, si les franchises des Serviens agitent les voisins de leur horison, l'éclat de la révolution polonaise, électrise le génie slave, jette des étincelles flamboyantes sous un vaste volcan qui, depuis des siècles couve sourdement son feu ardent. Le soulèvement de la Pologne, succomba par ses erreurs, mais ces erreurs sont, comme ces terribles ouragans, qui portent la dévastation mais dispersent les nuages épais, dont l'obscurité offusquait la vue des voyageurs ; ces ouragans reproduisent la clarté du jour favorable à leur marche ultérieure; au progrès de la race slave. Les malheurs ouvrent aux Polonais une mission plus large, plus elevée, sublime.

La Pologne devait se vouer pour la slavonie et proclamer hautement son dévoûment, elle aima mieux le faire deviner par ses frères. Effectivement ils l'ont compris : — Aujourd'hui elle préside au destin de sa race à l'instar de cette Athènes déserte, de ces Athéniens dispersés et réfugiés dans les îles

d'Egine et de Salamine. Xerxès occupe leur sol, et ils préparent avec confiance et une activité impérturbables leurs navires et leurs prochains combats. Les regards de la Grèce entière se fixent sur ces débris errants de l'antique république; tout vaincus qu'ils sont, la guerre, les périls sont leurs seules retraites, la victoire et le triomphe leur unique but.

Mes chères compatriotes! Votre tâche est non moins élevée que celle des Athéniens, mais elle est plus difficile, plus longue, plus pénible. Persévérez, quelque part que vous êtes persistez et ne cessez de réitérer vos efforts.

Citoyens Belges!

La question polonaise n'est pas seule, isolée des autres, elle se rattache à l'existence de bien des peuples; elle ne peut pas être indifférente pour vous, tant sous le rapport social que politique. L'indépendance des peuples est une cause commune.

Voyez ce drapeau polonais. Il flotte paisiblement entre les drapeaux que vous tenez toujours déployés. C'est une belle démonstration de votre hospitalité sincère, mais il faut y voir quelque chose de plus, c'est le sceau de la communauté de cause. Depuis bien des années ce drapeau n'est soulevé que pour rappeler ses antiques souvenirs, il ne sert que d'emblême à la mission qui est réservée aux malheurs de la Pologne; mais la cérémonie solennelle répétée avec ce drapeau manifeste qu'il est prêt à suivre les efforts d'affranchissement, à conduire les défenseurs de la liberté.

Prenez le sous votre garde citoyen Gendebien, vous, qui êtes un des plus illustres représentants et des plus fidèles gardiens des libertés de votre patrie. Vous savez, que nos enseignes portent une devise ineffaçable de fraternité avec des peuples qui veulent s'émanciper. Elle vous rappelle que les Polonais sont les alliés des Belges.

M. Gendebien s'attachant aux derniers mots de M. Lelewel, prend l'engagement solennel en homme d'honneur de travailler constamment pour le bonheur général et d'appuyer partout les hommes aspirant à la liberté. Ensuite, après avoir retracé le hideux despotisme qui naît du sang et se maintient par le sang, il appelle l'attention des auditeurs sur le droit de libre réunion qui malgré les obstacles a été garanti par la constitution belge, il invite à le défendre ce droit contre tout envahissement des malveillants et à contribuer qu'il s'établisse partout. « Il se peut, dit-il, que la génération qui a fait notre révolution, ait vieilli un peu, mais la nouvelle qui s'est fait entendre par l'organe d'un élève de l'université libre, nous rassure. »

Ces mots terminés, l'orateur déclare la séance levée.

M. Jottrand dans son improvisation, dont nous venons de faire mention, parla un simple langage à des chrétiens, et puisant dans la doctrine évangélique de l'Homme, les idées d'égalité, il prouva la nécessité que chacun jouisse de ce droit immuable. Réfléchissant sur ce que les peuples de l'époque actuelle se disposent à recouvrer ce droit en s'émancipant, il chercha ceux d'entre eux qui sont de vrais représentants et apôtres de la cause populaire. Sous ce rapport il fit un rapprochement entre la vocation des Polonais et celle des Belges. Les Polonais depuis des siècles ont eu dans la race Slave un principe de liberté qui leur était propre et les Belges, dans la race Allemande se sont illustrés par leurs libertés communales. Il rappella les noms fameux d'Artevelde et d'autres célébrités flamandes. Si donc les Polonais prèchent leur principe dans le malheur qui les accable : les Belges doivent d'autant plus ses ranimer et donner un bon exemple en écartant tout ce qui est contraire et mauvais. Le peuple Belge en reclamant ses droits incontestables, dira à ses hôtes, ce qu'ils doivent éviter, lorsqu'ils iront revendiquer leur existence. Ces deux souches, disait l'orateur, des deux races qui partagent la plus grande partie de l'Europe, ont une mission plus large snr tout dans des circonstances acctuelles, elles sont appelées à inspirer l'action, chacnne à sa race mère ; ce que les Polonais doivent à toute la race Slave : les Belges, dont la nationalité allemande, a résisté à toutes les adversités des siècles écoulés, qui se soutient avec vigueur, les Belges le doivent à la race Germanique. Ils rempliront leur haute mission s'ils font attention que leurs institutions, sont loin d'être parfaites, s'ils se donnent la peine d'élaborer leurs conceptions, et continuer à développer et consolider leurs franchises.

Au moment où M. Lelevel, se tournant vers M. Gendebien recommandait à sa sollicitude le drapeau Polonais, l'enthousiasme a été au comble. M. Lelevel a dû, pour quelques instants, interompre son discours. Les Belges et les Polonais ont ménenagé cette ovation bien méritée; les uns à leur représantant

consciencieux , les autres au digne président de leur réunion patriotique.

Le lendemain de la célébration de l'anniversaire, la commission s'est rendue , avec l'assitance de M. Lelevel, chez M. Van Volxem remplissant les fonctions de bourgemestre de la ville de Bruxelles. — Elle a exprimé à l'estimable membre de la régence la reconnaissance des Polonais pour l'empressement, avec lequel l'autorité municipale avait mis à leur disposition la salle de l'Hotel-de-Ville ; puis, elle l'a prié de vouloir bien être interprête auprès de ses concitoyens d'une gratitude profondément sentie. — M. Van Volxem a témoigné sa satisfaction de la manière , dont l'anniversaire a été célébré.

Les Polonais se plaisent à réitérer, en cette occasion , leurs remerciments à l'autorité municipale de Bruxelles, ainsi qu'à tous ceux , qui ont bien voulu donner , par leur présence à la commémoration, une nouvelle preuve de sympathie à la cause de la Pologne.


UNIVERSITY OF B.C. LIBR
3 9424 02230 598

